

De l'objet de la pulsion à l'objet d'amour.
D'un objet vide à un objet idéalisé.
Ou comment fabriquer de l'objet.

Freud nous dit que ce qui est aimé est ce qui satisfait la pulsion. Ce qui est aimé est nécessairement un objet, mais ce qui satisfait la pulsion est-ce un objet? Alors que concernant la pulsion, l'objet n'a dans la théorie psychanalytique strictement aucune importance, comment concevoir ce changement du statut de l'objet dans l'amour, où l'objet est fixe, au moins pour un temps, et même apparaît comme central et occupe l'essentiel de l'attention? Par exemple, on entend fréquemment des mères dire à l'arrivée d'un second enfant leur angoisse de ne pouvoir l'aimer autant que le premier. Ou lors d'une rupture amoureuse, des sujets penser ne plus pouvoir aimer quelqu'un d'autre. Dans l'amour, l'objet de cet amour est survalorisé, paré de toutes les qualités, promu au rang d'idéal jusqu'à prendre la place de l'idéal du moi, voire du moi-idéal c'est-à-dire du narcissisme lors des passions amoureuses.

De plus, dans ce questionnement, j'ai été fort intrigué par cette phrase de Lucien Israël: « *Le refoulement, je vous l'ai dit tout à l'heure à propos de l'Oedipe, consiste à nommer l'objet - on désigne des objets d'amour par leur nom - mais surtout à soigneusement faire disparaître la pulsion de qui cet objet donnerait la satisfaction d'une excitation d'organe. La trace qui surnage, qui vient indiquer que quelque chose a été refoulé dans ce cas précis s'appelle l'amour¹* ». Pour Israël, l'amour serait, ici, une trace, comme un témoin, du refoulement de la pulsion. L'amour provoque un changement chez le sujet, ce changement serait-il celui du rapport à l'objet, qui se fixe et prend toute l'importance qu'il n'a pas pour la pulsion? Ainsi, si mon hypothèse est juste, cela signifie que, pour Israël, ce changement de statut de l'objet serait un effet du refoulement que l'on nomme l'amour.

Cela pose la question des rapports entre la pulsion et l'amour, et amène à s'arrêter sur ce qu'est l'objet et tout particulièrement l'objet (a), et finalement à interroger la place de l'amour dans la théorie analytique, comme l'écrit J. Allouch: « *Ainsi, aborder l'amour non en tant que pulsion, mais en le référant à une pulsion située autrement l'amour: l'amour a affaire à la disjonction de la pulsion et de son objet (en l'occurrence le regard), en ceci qu'il se refuse à cette disjonction* »². Ce qu'avance Allouch me semble aller dans le même sens qu'Israël.

¹ Lucien Israël. Pulsions de mort. Séminaire 1977-1978. Arcanes. 1998. P87.

² Jean Allouch. L'amour Lacan. EPEL. 2017. P 223.

Freud se démarque de la psychiatrie qui en liant la pulsion et son objet, déterminait une normalité hétérosexuelle³. Pour lui, est aimé ce qui satisfait la pulsion, par exemple il écrit en 1938: « *Le sein nourricier de sa mère est pour l'enfant le premier objet érotique, l'amour apparaît en s'étayant à la satisfaction du besoin de nourriture* ⁴ ». En amenant la question ainsi, cela pourrait paraître simple: ce qui est aimé est l'objet qui satisfait la pulsion, si on a faim, alors on aime le sein. C'est un raisonnement qui pourrait satisfaire pleinement à notre esprit scientifique, tel qu'il est couramment utilisé de nos jours. Ce même type de raisonnement qui affirme que lors de la dépression on observe un déficit de sérotonine, alors la dépression est due à un déficit en sérotonine. Mais, qu'est-ce qui satisfait la pulsion? L'objet sein, le lait, le mamelon, le fait de se nourrir, les paroles de la mère qui donne son sein, l'abaissement des tensions etc.? Est-ce l'objet présenté au nourrisson? Et qu'est-ce qu'un objet pour un enfant né quelques heures plus tôt? Bien sûr, Freud n'a pas évité cette question.

Il théorise cette affaire dès « L'esquisse d'une psychologie scientifique » en 1895. Valérie Marchand a remarquablement déplié cette affaire lors du séminaire parisien d'Analyse Freudienne du 15 janvier dernier, à partir de ce texte et de l' « Interprétation des rêves ». Je vais vous faire part de ma lecture et de mes réflexions à propos de ce qu'elle en a dit. Pour Freud, dans l'esquisse, où il élabore un modèle du fonctionnement neuronal, le nouveau né a d'abord affaire avec une excitation endogène, il n'y a que cela pour lui; le monde extérieur et les excitations exogènes viendront plus tard. Cette excitation endogène va exciter les chaînes neuronales. C'est par exemple la faim. Lors de la réapparition de cette excitation, de la faim dans notre exemple, il se produit un réinvestissement de ces chaînes neuronales qui sont réactivées par l'expérience de la première excitation. Il s'agit d'une perception qui ne vient pas du monde extérieur; ce qui est réactivé c'est ce que Freud nomme les coordonnées de plaisir. On peut entendre pour répondre à la question posée tout à l'heure de ce qui satisfait la pulsion, que ce pourrait être ces coordonnées de plaisir, car ces coordonnées de plaisir, perception interne, sont finalement une hallucination qui satisfait la pulsion, mais pas la faim évidemment. Ainsi, le système fonctionne par la réactivation de ses propres traces de façon régressive et autonome, c'est cette même réactivation qui forme la trace mnésique.

Cela amène trois conséquences concernant notre sujet. La première montre que l'objet se forme régressivement par l'hallucination. L'objet est créé par l'hallucination. L'objet est, en quelque sorte, perdu avant d'avoir été créé, il ne peut être que mythique. D'autant plus qu'il se forme autour d'une reconstruction hallucinée, de ce fait il ne peut pas être atteint. Comme vous le savez, on dit que la pulsion tourne autour de l'objet sans jamais l'atteindre. L'objet en lui-même n'a aucune importance, ce qui compte est la

³ J. Allouch. Op. Cit. P222.

⁴ S. Freud. Abrégé de psychanalyse. P.U.F. Paris. 1985. P 59.

satisfaction, et en particulier la première satisfaction. L'objet n'est là que comme indicateur, comme un panneau indicateur, des coordonnées de plaisir. L'objet de la pulsion ne s'appuie sur rien, rien de consistant ni de réel. Dans ce texte de « L'esquisse », Freud nomme cet objet: dans ding: la chose. La chose est ainsi le premier objet du principe de plaisir, celui qui provoque la première satisfaction dont l'hallucination sera la trace mnésique.

La seconde conséquence concerne la question du désir. Pour Freud, dans « L'esquisse », le désir est ce mouvement de réinvestissement de l'hallucination, c'est-à-dire ce mouvement qui lors de la réapparition du besoin reconstitue les conditions de la première satisfaction. Il cherche, en suivant la trace mnésique, à retrouver ces coordonnées de plaisir. Ce qui attire, ce qui est pour Freud dans l'esquisse le désir, est la reconstruction de la première satisfaction. Le désir vise à la satisfaction de la pulsion, et ce qui cause le désir (à ne pas confondre avec le besoin), ce sont les coordonnées de plaisir, qui sont à la place de l'objet; le désir ne vise pas l'objet, qui comme le dit Lacan est cause du désir, mais n'en n'est pas l'objet. Il n'y a, à proprement parler, pas d'objet du désir. L'objet ne vaut que comme déclencheur de ce mouvement (du désir) par l'intermédiaire des coordonnées de plaisir. L'objet ne vaut que parce qu'il est perdu et ménage une place vide qui permet à la structure de fonctionner. C'est-à-dire que les divers éléments peuvent se situer à des places différentes, par exemple: à la place de l'objet (chose à ce moment) vient se substituer l'hallucination.

La troisième conséquence que l'on peut retirer du fonctionnement neuronal décrit par Freud dans « L'esquisse », tient au principe de réalité. Si l'hallucination peut satisfaire la pulsion, elle ne peut calmer le besoin, ici la faim. C'est là qu'intervient le principe de réalité, l'objet de la réalité vient à se présenter dans l'appareil psychique. Cela s'effectue par une perception. La perception réelle de l'objet de satisfaction vient à la place de l'hallucination. Cette perception est la première représentation du monde extérieur et marque la sortie du monde endogène. C'est la genèse de la pensée, qui consiste à passer de l'image mnésique vers le rétablissement de l'identité de perception par les objets du monde extérieur. Freud écrit: « *Mais toute l'activité de pensée compliquée qui se déroule depuis l'image mnésique jusqu'à l'identité de perception par le moyen du monde extérieur ne constitue pourtant qu'un détour vers l'accomplissement de désir, rendu nécessaire par l'expérience. Le penser n'est au fond rien d'autre que le substitut du désir hallucinatoire*⁵ ». On peut entendre par exemple, que le travail de la pensée permet de substituer à l'objet de la pulsion, avec ce qu'on en a dit, l'objet de la satisfaction du besoin, ici le sein pour la faim. Le mouvement de désir cherche, et Freud a toujours insisté sur ce point puisque cela aboutira à l'identification, à rétablir l'identité de perception. Ce processus est complexe et met au travail l'appareil psychique. Remarquons que le principe de réalité n'est pas tant mis en oeuvre pour satisfaire au

⁵ S. Freud. L'interprétation du rêve. O.C.T. IV. P.U.F. 2003. P 621.

besoin, ici la faim, que pour un souci d'économie de l'énergie psychique. En effet, Freud écrit: « *Pour rendre l'investissement interne équivalent à l'investissement externe, il faudrait que celui-ci soit maintenu constamment, comme cela arrive d'ailleurs effectivement dans les psychoses hallucinatoires et les fantaisies liées à la faim, où l'activité psychique s'épuise dans le maintien de l'objet souhaité*⁶ ». Le besoin est constant, continu, alors que la pulsion est cyclique. Il apparaît alors que le maintien constant de la perception de l'objet répond au besoin, alors que pour la pulsion cela n'est pas nécessaire. Ainsi, on peut penser, que certaines formes actuelles de relations amoureuses, où grâce à la communication électronique, il y a une présence constante de l'aimé(e), ceci répond plus au besoin qu'à la pulsion, qui, elle, a plutôt affaire à une alternance de présence-absence; et qui s'inscrit donc dans le registre symbolique.

Ainsi, le principe de réalité permet d'accéder aux processus secondaires, et cela s'effectue à partir de la perception de l'objet externe ce qui est une représentation. Donc, on bascule dans le monde des représentations. Cela entraîne que l'objet apparaît dans un double décalage: le premier est que l'objet est retrouvé par rapport à un objet toujours déjà perdu, das Ding, la chose qui est radicalement inaccessible. Le second est que l'objet est représenté par l'image perceptive. Ce n'est pas encore un signifiant, ou pour rester dans le langage freudien un représentant de représentation, vorstellungsrepräsentanz, ce n'est qu'une représentation, mais c'est à cette place que viendra se greffer le signifiant. Ces décalages rendent compte de la non-coïncidence du mot et de la chose. (Cette non-coïncidence met en place une tension instaurée comme réel qui soutient le symbolique.) Je me demande si, finalement, le coup de foudre ne serait pas l'illusion d'une telle coïncidence, ou pour le formuler en termes lacaniens le flash qu'un rapport sexuel pourrait exister?

Pour conclure sur ce développement, l'objet de la pulsion semble essentiellement être un objet vide, comme peut l'être la chose, il est déterminé, crée par un frayage synaptique, les coordonnées de plaisir. Il repose sur une hallucination qui le fait exister d'une façon paradoxale puisqu'il n'est construit que comme ayant déjà été perdu avant même d'être, ce qui fait qu'il ne peut jamais être atteint. Il lui est substitué un objet réel par le travail de la pensée. On pourrait dire qu'en quelque sorte, il est identifié à un objet réel, identité de perception, qui n'est en fait qu'une représentation qui donnera lieu au signifiant, lieu au sens aussi de place. Quand le sujet accède au langage, au signifiant, cela amène un autre paradoxe: le signifiant clive le sujet de sa jouissance, c'est-à-dire de la satisfaction de la pulsion. Autrement dit, le mouvement du désir qui vise à la jouissance perd cette jouissance pour le sujet. Alors, le sujet va s'employer à effacer cette perte. Il le fait en cherchant à retrouver cette satisfaction en construisant encore plus de l'objet, et tout particulièrement un objet qui ne peut pas être perdu, qui

⁶ Ibid. P 620.

est l'objet d'amour, objet idéalisé par excellence. Ce qui amène Lacan lors du séminaire sur « Les formations de l'inconscient », en 1957 à dire: « *Puisque tout dépend de l'Autre, la solution c'est d'avoir un Autre tout à soi. C'est ce qu'on appelle l'amour*⁷ ». N'ayant pas encore formalisé l'objet (a) tel que nous allons le voir, il articule la question du maintient de l'objet à l'Autre.

Alors, comment Lacan a-t-il fait pour se sortir de ces paradoxes, sans toutefois véritablement y parvenir?

Ce qui m'a frappé, mais pas comme la foudre, en travaillant ce qu'a amené Valerie Marchand est la proximité, voire même une certaine similitude de cette conception freudienne de l'objet, et ceci dès le tout début de sa théorie, avec les développements que Lacan a fait avec l'objet (a). En particulier, dans le séminaire X « L'angoisse » lors de la séance du 23 janvier 1963 et aussi dans le séminaire XVI « D'un Autre à l'autre » où l'objet (a) représente le plus-de-jour. Ce n'est évidemment pas une coïncidence, mais cela démontre combien Lacan était un lecteur attentif de Freud et aussi l'importance de lire et relire Freud avec l'éclairage de Lacan.

Lacan introduit l'expression « objet (a) » à Pâques 1960, dans « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache » qui désigne alors l'objet du désir; ce qui deviendra rapidement l'objet cause du désir. La même année, dans « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien » sera précisé son caractère d'incompatibilité avec la représentation. De fait, écrit-il « *l'objet du désir au sens courant est, ou un fantasme, qui est en réalité le soutien du désir, ou un leurre*⁸ ».

Dès le séminaire « Le transfert » en 1960-61, où Lacan introduit « l'agalma », il questionne l'objet (a) dans son rapport à « une forme vide »: je cite: « *La suite et l'horizon du rapport à l'objet, (..) où nous essayons d'isoler la fonction de petit a, (..) où il est sollicité de se retourner dans ce qu'il a de plus caché pour venir à remplir cette forme vide en tant qu'elle est forme fascinante*⁹ ». On peut entendre, ici, que l'agalma est proche de l'objet (a). L'objet (a) apparaît comme venant occuper cette place de l'objet de la pulsion, et ainsi que l'énonce la citation suivante, où le désir, comme pour Freud, a pour fonction de mettre en place de l'objet: « *C'est que devant tous est dévoilé dans son trait, dans son secret, le plus choquant, le dernier ressort du désir, ce quelque chose qui oblige toujours plus ou moins dans l'amour à le dissimuler, c'est que sa visée c'est cette chute de l'Autre, grand*

⁷ J. Lacan. Séminaire V. Les formations de l'inconscient. Version Valas. P 133.

⁸ Cité in Dictionnaire de la psychanalyse. Sous la dir. de Roland Chemama. Larousse. 1993.

⁹ J. Lacan. Séminaire VIII. Le transfert dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions techniques. Version E.L.P. P298.

*A, en autre, petit a*¹⁰ » (a en tant qu'objet)¹¹. En effet, c'est au désir qu'échoit la mise en place de l'objet, car pour Lacan, s'il y a un sujet du désir, il n'y a pas de sujet de l'amour¹², on est sa victime dit-il. Pour le parle-être, assujetti au signifiant, la mise en place d'un objet ne peut être que le fait d'un sujet. Ainsi, si l'amour ne crée pas d'objet, il ne peut que s'emparer de l'objet du désir (objet cause du désir) et le transformer en l'idéalisant.

Dans le séminaire X « L'angoisse », en 1962-63, Lacan va refonder sa conception de l'objet (a). Il prépare ceci dès la séance du 9 janvier 1963, pour aboutir le 23 janvier à une conception nouvelle de l'objet (a). Le 9 janvier, il précise la notation « objet (a) ». D'une part (a) est une notation algébrique, qui permet « *un repérage pur de l'identité*¹³ », c'est-à-dire que ce n'est pas une fonction de signifiant, qui elle donne un repérage toujours métaphorique¹⁴. Et d'autre part que le terme d'objet, qui est, ici, à entendre métaphoriquement, est finalement employé faute de mieux, car : « *cet objet, dont nous avons à parler sous le terme de (a) est justement un objet qui est externe à toute définition possible de l'objectivité*¹⁵ ». Donc (a) n'est ni un signifiant ni véritablement un objet. C'est une notation donc une écriture. Et il poursuit en affirmant que (a) n'a pas d'image spéculaire; que comme une bande de Moebius si on le retourne on obtient la même image, la même chose. C'est-à-dire qu'il met l'objet (a) dans le réel: « *Tel est ce dont il s'agit dans l'entrée de (a) dans le monde du réel, où il ne fait que revenir*¹⁶ ». Cela signifie que (a) n'est pas représentable, ni objectivable, il ne peut qu'être déduit, qu'être une écriture, une notation. De poser ainsi (a) dans le réel lui permettra logiquement six ans plus tard de dire que (a) est le plus-de-jour, seul afférence de la jouissance perceptible par le sujet.

Le 23 janvier vient la substitution de l'objet (a) à l'agalma. Lors de la séance précédente, il avait préparé son auditoire en précisant à propos de la

¹⁰ Ibid. P 137.

¹¹ J'ai choisi cette citation, plus éclairante sur la question du désir, ce qui se rapproche plus de mon propos, alors que celle-ci est plus claire quant au statut d'objet: « *Et toute la question est de s'apercevoir du rapport qui lie cet Autre auquel est adressée la demande d'amour avec l'apparition de ce terme du désir en tant qu'il n'est plus du tout cet Autre, notre égal, cet Autre auquel nous aspirons, cet Autre de l'amour, mais qu'il est quelque chose qui, par rapport à cela, en représente à proprement parler une déchéance – je veux dire quelque chose qui est de la nature de l'objet* ». Ibid. P 131.

¹² J. Lacan. Séminaire IX. L'identification. Version Valas. P 203. « *Le sujet dont il s'agit, celui dont nous suivons la trace, est le sujet du désir et non pas le sujet de l'amour, pour la simple raison qu'on n'est pas sujet de l'amour, on est ordinairement, on est normalement sa victime. C'est tout à fait différent. En d'autres termes, l'amour est une force naturelle. C'est ce qui justifie le point de vue qu'on appelle « biologisant » de Freud. L'amour, c'est une réalité* ».

¹³ J. Lacan. Séminaire X. L'angoisse. Version Valas. P 136-7.

¹⁴ Ibid.

¹⁵ Ibid.

¹⁶ Ibid. P 156.

question du transfert comme « *celle que pose le sujet concernant l'agalma, à savoir ce qu'il lui manque. Car c'est avec ce manque qu'il aime*¹⁷ ». Puis, il rappelle la perplexité de Freud concernant l'ambiguïté de l'amour et de l'identification dans « Le moi et le ça ». C'est une question qu'il avait travaillée dans le séminaire IV « La relation d'objet » à propos du phallus en disant que cela se jouait entre l'être et l'avoir. Mais, à ce moment de son élaboration, en 1963, le phallus est devenu un des objet (a). Il va donc transposer cette problématique de l'être et de l'avoir de la question du phallus à celle de l'objet (a), en en modifiant quelque peu les termes. Le (a) est l'objet de l'identification, mais pas de n'importe quelle identification, que pour autant qu'il est l'objet de l'amour, mais pas de n'importe quel objet.

Ainsi, (a) devient l'objet de l'identification du deuil. Il est donc un objet perdu, ce qui ne va pas sans rappeler ce que nous disions de l'objet de la pulsion. L'identification dans le deuil se fait à un objet essentiellement déjà perdu, un objet (a). Il s'agit là, à mon sens, de l'objet perdu du mélancolique, qui apparaît ainsi comme l'objet de la pulsion, que Lacan nomme aussi (a). Il y a pour le mélancolique une identification impossible à l'objet (a), pourrait-on dire dans une relecture de « Deuil et mélancolie ». (L'ombre de l'objet n'est pas l'objet). Ainsi, l'objet (a) est l'objet de l'identification à l'origine du moi-idéal, comme il le montre à l'aide du schéma optique: « *Le moi-idéal est cette fonction par où le moi est constitué par la série des identifications - à quoi ? - à certains objets*¹⁸ ». Cela signifie que le moi-idéal, donc le narcissisme se forme à partir d'un objet non-spécularisable. C'est une question complexe, dans laquelle je ne vais pas entrer maintenant, mais juste noter que c'est à partir de cette question que Lacan peut dire que l'auto-érotisme c'est du manque de soi. Pour le dire autrement, j'emprunte cette formule à Jean Allouch: « *(a) est ce qu'on n'a plus, mais devient ce qu'on est par identification*¹⁹ ». Ceci permet une relecture de ce que Lacan amène dans le séminaire « Le transfert ... », où c'est le phallus qui permet de distinguer amour et désir (avant le stade phallique): aimer est affaire, est question d'être, désirer est affaire, est question d'avoir. Il dira ainsi deux ans plus tard: « *C'est avec ce qu'on est qu'on peut, si je puis dire, avoir ou pas* »²⁰. Pour Lacan, l'identification n'est pas identification du moi à une image ou même à un trait (einziger zug) comme pour Freud, mais identification du sujet à un signifiant.

J'en arrive tout doucement à (a) comme objet de l'amour, en tenant compte du fait que Lacan n'a jamais lâché cette affaire que l'amour est une question d'être. La seule occurrence que j'ai pu trouvé chez Lacan, mais j'en ai perdu la référence, cela doit être un pur hasard, concernant ce qu'il

¹⁷ Ibid. P 172.

¹⁸ Ibid. P 186.

¹⁹ Jean Allouch. L'amour Lacan. EPEL 2017. P 209.

²⁰ J. Lacan. Séminaire X. Op. Cit. p 186.

entend par « un être » est que « L'être » représente l'identification du sujet à l'objet (a). Ce que développe Lacan lors de cette séance du séminaire du 23 janvier 1963, c'est que c'est en tant qu'identifié à l'objet (a) que le sujet peut être le sujet de la métaphore de l'amour, qu'il peut passer de l'aimant à l'aimé. En effet, cette identification lui permet de devenir « *le sujet du manque, donc ce par quoi il se constitue proprement dans l'amour, ce qui lui donne, si je puis dire, l'instrument de l'amour, à savoir - nous y retombons : qu'on aime, qu'on est amant, avec ce qu'on n'a pas*²¹ ». Finalement, on peut dire, qu'il s'agit d'être ce qu'on n'a plus. C'est là, que se trouve le noeud de l'ambiguïté de l'identification et de l'amour, dont Freud dit qu'il s'agit d'une identification par régression.

Dans le séminaire XVI, « D'un Autre à l'autre », Lacan amène une nouvelle utilisation de l'objet (a) qui vient représenter la jouissance, plus précisément les variations de jouissance, en plus ou en moins, qui seules peuvent apparaître au sujet. L'objet (a) devient le plus-de-jour que l'on peut entendre aussi en plus de jouir (il n'y a plus de jouissance). Il développe ce plus-de-jour sur le modèle économique de la plus value selon Karl Marx. Cela le conduit logiquement à préciser les rapports du sujet à l'objet (a). Ainsi, non seulement l'objet (a) détermine la structure du sujet mais le conduit à énoncer que c'est le sujet lui-même: « *Or ce (a), nous le savons, c'est le sujet lui-même en tant qu'il ne peut être représenté que par un représentant qui est S1 dans l'occasion*²² ». Ainsi, il définit le sujet par sa jouissance. Alors, cela implique que dans l'amour, ce que donne le sujet, c'est lui-même dans son mode de jouissance. Cela revient à dire, que dans l'amour, le sujet se donne en tant que divisé par la jouissance. Et, cela il l'articule avec la question de l'identification: il dit : « *Ce que Freud a énoncé au niveau de Psychologie collective et analyse du moi : à considérer que le chef, le leader, l'élément clé de l'identification tel qu'il l'énonce, combien il devient plus clair dans cette perspective à ce qu'on y montre la solution qui rend possible ce par quoi le sujet s'identifie strictement au (a), autrement dit qu'il devient ce qu'il est vraiment, c'est-à-dire un sujet en tant que lui-même barré*²³ ». Cela permet de relire cette ambiguïté évoquée entre l'amour et l'identification, sans toutefois la résoudre totalement. Je m'arrête là sur cette question qui pourrait l'objet d'un autre séminaire.

Pour conclure, voici quatre commentaires sur quelques questions ouvertes par cette affaire de l'objet de la pulsion en rapport avec l'objet de l'amour. Tout d'abord, concernant la question du deuil: le deuil de ce qui a été aimé, c'est, finalement, accepter la perte de l'objet qui a satisfait la pulsion, de cet objet dont l'existence est créé rétroactivement par la stimulation de la trace mnésique, par une hallucination. C'est dire qu'il s'agit d'accepter la perte d'une jouissance, notée (a), dont le sujet ne sait rien.

²¹ Ibid.

²² J. Lacan. séminaire XVI. D'un Autre à l'autre. Version Valas. Séance du 14 mai 1969. P 404.

²³ Ibid. P 412.

C'est quelque chose que l'on rencontre quotidiennement sur nos divans. Je prendrais deux exemples qui se rejoignent. Dans le syndrome de Stockholm ou dans les situations d'emprise comme les femmes battues, le deuil est impossible tant que le sujet n'a pas reconnu la jouissance à l'oeuvre dans la relation avec le ravisseur ou le conjoint tortionnaire. Car, c'est cet objet (a), ce plus-de-jour, qu'elle ou il l'aime. Il y a bien eu une satisfaction de la pulsion, il s'agit de savoir de quelle satisfaction il s'agit, cela peut être une satisfaction masochiste par exemple. Le second exemple concerne un sujet d'actualité, dont nous a entretenu Anna Konrad: ces enfants qui ont été violé ou abusé sexuellement. Je n'éluide pas la question du traumatisme qui a ses propres effets de répétition entre autres effets. Il s'agit là de la question du deuil et de la jouissance: en exposant publiquement ce qu'elles ou ils ont vécu, ne s'agit-il pas de remplacer une jouissance perdue par une autre? Car, parler publiquement de ce qui a été vécu est une façon de revivre le traumatisme, mais n'y a-t-il pas l'émergence d'une nouvelle jouissance, saluée par le discours public actuel comme preuve d'un grand courage? Et pour aller encore plus loin, et ceci est quelque chose qu'on ne peut énoncer que dans un cadre d'analystes, comme nous l'avons plusieurs fois dit lors de nos débats, ce courage serait celui de dire sa jouissance publiquement sans savoir qu'on le dit.

Si aimer c'est donner ce qu'on n'a pas et que dans l'amour le sujet s'identifie à l'objet (a), alors aimer, c'est se faire le sujet du manque, et c'est alors donner l'objet (a) donc ce qu'on n'a pas, mais ce qu'on est²⁴. L'amour engage un sujet avec son être, cela peut être un engagement d'un sujet tout entier, avec tout ce qu'il est et aussi ce qu'il n'a plus.

Enfin pour terminer cette intervention, deux rapides remarques: est-ce que l'objet de l'amour n'est pas finalement un habillage de l'objet de la pulsion, l'habillage d'une forme vide, ce qui lui permet d'exister, d'être présentable et représentable? Et aussi et surtout, d'être un objet qu'on ne perd pas. Car dans l'amour on ne perd rien, alors qu'avec l'inconscient on ne fait que perdre.

Et la dernière remarque qui finalement en découle: cet habillage de l'objet de la pulsion permet de supporter la jouissance, dissimulée derrière un déguisement, un leurre. En effet, l'amour repose sur un dire (la déclaration, particulièrement mise en scène de nos jours avec la demande en mariage) qui fait événement: « *(Le) symbolique ce qu'il nous révèle par son usage dans la parole, et spécialement dans la parole de l'amour, de supporter... ce qu'en effet toute l'analyse nous fait sentir ...de supporter la jouissance²⁵ ».*

Philippe Woloszko
Metz, le 13 février 2020.

²⁴ J. Allouch. Op. Cit. P 210.

²⁵ J. Lacan. Séminaire XXI. version Valas. Les non-dupes errent. Séance du 18 décembre 1973. P 75.